

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29^e ANNÉE

N^o 7

1^{er} AVRIL 1886

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le dimanche, 28 mars courant, à 2 heures très précises de l'après-midi, nous convions nos F. E. S. à se rendre au dolmen du Père-Lachais, pour célébrer l'anniversaire de la mort corporelle d'Allan Kardec. Le dimanche les travailleurs sont libres et peuvent consacrer leur journée à la mémoire du fondateur de la doctrine spirite. Le soir, à 6 heures précises, repas à 3 francs par tête, chez Richard, 137, galerie de Valois, au Palais-Royal (Les enfants payent demi-dîner.) Après le repas, poésies et chants, par des artistes spirites. Les personnes qui voudront y assister devront s'inscrire à l'avance, 5, rue des Petits-Champs et chez M. Poulain, 176, faubourg Saint-Denis. Nos frères de la *Société des études spirites*, réunissent leurs membres, le même soir, au *Restaurant du Rocher*, passage Jouffroy, à 6 heures du soir, 3 fr. 25 par têtes.

TROIS THÉORIES

Théorie spirite (suite), Voir la *Revue* du 15 mars 1886.

III

Les spirites peuvent accepter une partie des arguments à l'aide desquels l'écrivain catholique combat le système matérialiste. Il est bien vrai, en effet, que par la suggestion, *on introduit empiriquement et de vive force des faits étrangers dans la série des actes volontaires d'un individu*; et que la personnalité morale, c'est-à-dire la conscience, l'âme, le principe supérieur, en un mot, qui existe dans cet individu, ne semble pas participer à ces opérations dangereuses. Il y a remplacement d'une volonté, d'une intelligence, par une autre intelligence; il y a élimination momentanée de la faculté la plus précieuse du sujet. Celui-ci semble agir avec sa propre personnalité, mais, véritablement, il n'est pas autre chose qu'un automate vivant; son esprit est parti; l'hypnotiseur a, devant lui, un instrument dont il va tirer à sa fantaisie des mouvements et des paroles.

Les sayants prouvent, par des faits nombreux, qu'il en est ainsi. Je pourrais citer bien des exemples. En voici un emprunté à l'ouvrage du docteur Bottey (1) : « Nous disons à S... R... que dans la journée, vers

(1) Le « *Magnétisme animal* » étude critique et expérimentale sur l'hypnotisme ou sommeil nerveux.

« quatre heures, elle verrait une montre en or sur une table et qu'elle
« ne pourrait résister à la tentation de la voler. A l'heure indiquée, c'est-
« à dire sept heures après l'hypnotisation, nous surveillons S... R... et
« nous la voyons rôdant autour de la table en question, sur laquelle
« nous avons placé notre montre. Elle la prend, la regarde puis la re-
« met... recommence ce manège plusieurs fois..., enfin, après une lutte
« évidente, en elle-même, elle finit par la prendre brusquement et par
« la mettre dans sa poche, après avoir regardé si personne ne la voyait.
« — Lorsque, dans la soirée, nous avons voulu nous faire restituer l'objet
« volé, nous avons assisté à une telle scène de désespoir, de la part de
« S... R... voleuse malgré elle, que nous avons dû, par une nouvelle
« hypnotisation, lui donner une suggestion négative qui lui fit oublier
« tout ce qui s'était passé. »

Des phénomènes plus compliqués sont également obtenus. Dans quelques-uns, il semble bien que la volonté personnelle du sujet se réveille, à un moment donné, mais on ne pourrait l'affirmer puisque l'influence de l'hypnotiseur s'exerce toujours. Du reste, celui-ci ne manque pas de revendiquer ses droits *d'obsesseur* sur l'instrument humain avec lequel il opère. M. Myers cite, par exemple, le cas suivant qui, d'après lui, établit clairement la possibilité d'annuler la *volonté* chez un sujet, en substituant à son libre arbitre celui d'une tierce personne.

« Je dis — raconte-t-il, — à un sujet hypnotisé : Vous ne pouvez pas ouvrir les yeux !... Il les garde fermés. — Riez !... Il rit. — Vous vous appelez Nabuchodonosor. Quel est votre nom ? — Nabuchodonosor...
« Je le réveille et je lui dis ; — Vous étiez hypnotisé, et il vous a été impossible de ne pas obéir à mes suggestions. — Pas le moins du monde, réplique-t-il. J'ai fait exactement ce que j'ai voulu. J'ai tenu les yeux fermés parce que j'étais las de vous regarder. J'ai ri de vos prétentions. J'ai prétendu m'appeler Nabuchodonosor, tout simplement pour me moquer de vous. — Fort bien. Vous avez voulu vous amuser, mais maintenant c'est une affaire terminée. Vous allez tâcher de désobéir à mes suggestions, si cela vous est possible. — C'est entendu... Je le rendors et je lui demande son nom. Il reste silencieux. J'insiste. Il finit par répondre avec effort et comme en hésitant : — Nabuchodonosor... Je le réveille alors et je l'interroge sur les motifs qui l'ont conduit à me faire cette réponse. — Ma foi, dit-il, j'ai pensé que je pouvais aussi bien m'appeler Nabuchodonosor que de tout autre nom... »

Ces faits suffisent pour montrer qu'il y a bien, comme le pense l'écrivain catholique cité plus haut, transmission de pensée et annulation momentanée de la personnalité de l'hypnotisé. Quant à cette personnalité, elle n'est pas diminuée par ce fait. L'éloigner, la rendre impropre à se manifester pendant un temps, ce n'est pas l'amoindrir ; ce n'est pas prouver non plus qu'elle a une origine matérielle. C'est montrer tout

simplement que nos organes peuvent être impressionnés par une volonté extérieure; et c'est reconnaître tacitement que si cette volonté émanait d'un être sans organes, c'est-à-dire d'un *Esprit*, il serait tout aussi facile à celui-ci d'influencer un sujet se trouvant, comme l'hypnotisé, dans un état spécial.

Maintenant il nous faut abandonner l'écrivain avec lequel nous venons de combattre les adversaires de la personnalité humaine. Ses arguments présentent, en effet, des points que les spirites ne peuvent admettre. Il obéit à sa conscience de catholique en s'inclinant devant les dogmes, mais les chercheurs indépendants ne doivent pas plus sacrifier la raison aux prétendues « vérités » religieuses, qu'à certaines « hypothèses » scientifiques. « La personnalité humaine, dit M. Sim-
« mias, ne peut se résoudre que par la mort, auquel cas l'âme séparée
« n'existe plus, au sens strict du terme, mais *subsiste* par la volonté de
« Dieu et par sa nature incorruptible jusqu'au jour où, par la *résurrec-*
« *tion des corps*, elle sera réintégrée dans sa forme, c'est-à-dire jusqu'au
« jour où les particules matérielles de son corps, disséminées dans le
« total diffus de la matière, viendront, de nouveau, se combiner, s'agrè-
« ger et restituer le tout vivant qui sera derechef l'homme. »

La « résurrection des corps » ne saurait être autre chose que la « réincarnation » telle que les spirites l'entendent; car la raison — je parle de celle qu'aucun parti-pris et qu'aucun dogme n'embarrassent — se refuse absolument à croire que Dieu, à un moment donné, fera revivre instantanément, en chair et en esprit, toutes les créatures (celles-ci prises surtout comme n'ayant eu qu'une seule existence corporelle, chacune) qui auront habité la terre. Où les mettrait-il?... On oublie, en effet, de se demander si le globe serait assez vaste pour contenir les humanités disparues et celles à venir! On ne donne aucune explication à ce sujet, et, par un abandon volontaire de tout raisonnement, de toute réflexion sensée, on en vient jusqu'à dire que Dieu, étant tout puissant, peut faire les choses les plus incompréhensibles, les plus absurdes; qu'il lui suffit de vouloir; et que la matière pourrait être instantanément bouleversée de fond en comble, s'il plaisait à la personnalité suprême de s'offrir le spectacle d'une dislocation générale.

Heureusement que la science — qui, sur certaines questions, nous fournit autre chose que des hypothèses — détruit cette imagination, en nous montrant que rien ne s'est fait brusquement à l'origine et que les combinaisons matérielles en sont arrivées au point où nous les voyons aujourd'hui, graduellement, après des transformations nombreuses. Le dogme des créations soudaines ou des anéantissements instantanés n'est donc pas admissible. Il paraît plus rationnel, en effet, de penser que si les choses matérielles doivent disparaître, elles retourneront au chaos en suivant une marche lente, inverse de celle qu'elles auront suivie pour

arriver au degré de perfection le plus élevé qu'il leur aura été possible d'atteindre.

Nous voyons, il est vrai, des catastrophes locales se produire, brusquement quelquefois, pour le plus grand malheur de cette partie de l'humanité qui en est la victime; mais la science positive nous faisant connaître la cause de ces faits — qui, du reste, ne détruisent pas l'harmonie générale — nous ne pouvons plus y voir une *intervention surnaturelle*. Il est d'ailleurs bien permis de se dire, et cela sans offenser la majesté divine, que si cette intervention se manifestait, en pareil cas, elle serait en contradiction absolue avec la réputation d'intelligence et de bonté qu'on lui a faite.

Ce n'est donc pas sérieusement que l'on peut s'arrêter à la pensée de la *résurrection des corps*, telle que l'entend la doctrine catholique. Ce n'est pas sérieusement non plus que l'on peut affirmer que l'âme, en attendant cette résurrection, n'*existera plus* mais *subsistera* dans des conditions spéciales et mystérieuses, voulues par Dieu. Il est bien plus rationnel de croire, et cette croyance est confirmée par les faits, que l'âme *existe* après la mort, ou, si l'on veut, *subsiste* — c'est-à-dire *existe encore*, continue à *être* — comme auparavant, et qu'elle peut influencer des organes semblables à ceux qu'elle occupait durant la vie corporelle. Cette influence, s'exerçant d'*incarnés* à *incarnés* est appelée, par les savants, suggestion mentale (faits hypnotiques.) Lorsqu'elle s'exerce de *désincarnés* (ou Esprits) à *incarnés* (ou Vivants) on la nomme, selon les cas, obsession, possession, incorporation, (faits spirites). C'est beaucoup plus simple et beaucoup plus admissible que le système catholique de la résurrection générale, ou que le système matérialiste, qui nous donne pour perspective, après la destruction du corps physique, l'anéantissement complet. Mais pour croire aux choses du spiritisme il faut être indépendant et libre et ne pas se laisser guider par des préjugés religieux ou scientifiques.

En terminant, M. Simmias rappelle les *possessions*. Parlons-en. L'église les considérait comme étant l'œuvre du diable et elle faisait brûler les *sorcières*, c'est-à-dire les *mediums*, ce qui était simple mais contraire à l'enseignement de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Et l'on sait que les sorcières étaient nombreuses dans les temps d'ignorance et de fanatisme. Toute femme au système nerveux mal équilibré devenait une sorcière et une possédée. Si l'on admet l'explication spirite, on comprendra facilement que des Esprits peu avancés — il devait y en avoir beaucoup autrefois, car on en rencontre souvent encore, à notre époque — aimaient assez volontiers à se faire passer pour le diable. Peut-être même, quelques-uns, prenaient-ils leur rôle au sérieux et croyaient-ils vraiment être le démon en personne. D'un autre côté, les médiums crédules pouvaient fort bien s'imaginer que Satan s'emparait, en effet, de leur corps. Les théologiens entretenaient,

grâce à leur ignorance absolue des lois qui régissent ces phénomènes, la croyance populaire, et la *possession* était un fait incontestable. Elle était vraie ; seulement le diable, cette enfantine conception de l'esprit humain, n'en était pas l'auteur. Mais qui donc aurait osé nier l'existence de l'être ténébreux et dire qu'il n'y avait pas de sorcières ? Écoutons le jésuite Maldonat, dans son *Traité des Anges et des Démon*s, écrit en 1570. « Car, dit-il, il y a des maris qui dient auoir picqué leurs femmes sorcières et les avoir frappées de manière que les meurtrisseures leur apparoissent et toutes fois qu'elles n'en auoient rien senty. » Voyez-vous l'hystérie, révélée par l'aimable jésuite. Or, comme ces femmes, au système nerveux détraqué, restaient insensibles, de même que les sujets de M. Charcot, aux piqûres et meurtrissures, on les déclarait sorcières et la grave théologie discutait à perte de vue, sur les moyens que le diable employait pour les envoyer au Sabbat. « ...J'estime, dit encore le Père Maldonat, que les sorcières sont transportées en quatre manières. Quelques fois avec leurs pieds ce que tesmoigne Syluester par leur confession. La 2^e manière, par l'œuvre du diable, soit qu'elles soient simplement transportées, soit qu'elles soient portées par quelque animal. La 3^e non en effect ains en opinion (en esprit) seulement. La 4^e est de telle sorte qu'elles mesmes ne scauent si c'est en effect ou par opinion seulement. »

D'autres hystériques plus heureuses, comme Sainte-Thérèse, sont devenues célèbres, et, par une cruelle ironie du sort, tandis qu'on les canonisait on brûlait les prétendues sorcières. Et cela par ce que ces dernières, au lieu d'être hantées par de bons Esprits, étaient obsédées par des intelligences inférieures et vulgaires ; parce qu'au lieu d'avoir de belles extases dévotes, elles avaient des crises de rire, des contorsions bizarres, des mouvements et des poses érotiques.

Voilà ce que la *possession*, dont on évoque bien maladroitement le souvenir à propos des phénomènes du magnétisme animal et de l'hypnotisme, faisait faire au catholicisme, en ces derniers siècles.

En résumé, la première des trois théories que je viens d'examiner (théorie matérialiste) donne à entendre que la personnalité morale de l'individu peut-être désagrégée en raison des mutilations que subissent les organes, et même par le seul fait de l'impression que produisent sur ces organes les procédés des magnétiseurs ou ceux des hypnotiseurs. La pensée, d'après cette théorie, est donc l'œuvre du cerveau. Lorsque le cerveau est intact l'esprit fonctionne bien. Il se détériore, pour un temps plus ou moins long, quand les organes s'altèrent. Enfin il s'éteint lorsque disparaît la force matérielle qui le produit.

La seconde théorie (théorie catholique) rend l'esprit indépendant de la matière, mais le place sous la domination absolue de Dieu, qui a

voulu qu'après la mort l'âme changeât d'état et qu'elle conservât cet état jusqu'à la résurrection finale ; cela dans un but mystérieux qui échappe absolument à la raison humaine, mais auquel on doit croire parce que les prêtres en ont fait un dogme.

La troisième théorie (théorie spirite) veut que l'esprit ou l'âme soit libre en tout temps, avant comme après la mort, et puisse se réincarner, si bon lui semble, dans l'intérêt de son avancement moral.

La première théorie ne repose que sur des hypothèses, de l'aveu des savants eux-mêmes. La seconde s'appuie sur des articles de foi que la raison condamne aujourd'hui, d'accord, en cela, avec la science. Quant à la troisième théorie, elle a, pour base, des faits : incarnations, obsessions, apports, coups frappés, écriture automatique, lévitation, apparitions, etc., faits de tous les jours, de tous les pays et aussi de tous les temps. Que doit-on conclure ? Tout simplement que les savants et les catholiques feraient beaucoup mieux d'examiner sérieusement et sans parti pris les faits spirites qui, seuls, peuvent éclairer le débat et rapprocher les adversaires.

ALEXANDRE VINCENT

UNE ESTAFETTE INVISIBLE

Dans le courant de cet hiver nous avons formé, à Alger, un groupe de six à sept personnes, dont faisaient partie plusieurs officiers supérieurs. Cette sorte de majorité militaire n'est pas inutile à noter.

Dès le début de la première séance, la table s'agite avec de brusques soubresauts. Sur notre interpellation, l'Esprit présent nous répond qu'il est le colonel G. Nous avons tous connu plus ou moins le colonel G., qui avait longtemps occupé un poste élevé à l'état-major du corps d'armée, et qui avait succombé, environ dix-huit mois auparavant, à une attaque d'apoplexie foudroyante. C'était un brave officier, mais un orateur quelquefois peu parlementaire, ainsi qu'on le verra tout-à-l'heure.

Afin de bien constater son identité, nous lui demandons d'abord sa manière de voir sur certains points de sa vie. Interrogé sur son ancienne position, il nous répond qu'il ignore les motifs de son remplacement, lui qui a toujours consciencieusement rempli son devoir. Questionné sur sa famille, il énonce parfaitement le nom de la nouvelle résidence de sa femme et de ses enfants ; mais il ne peut s'expliquer pourquoi les siens, autrefois si affectueux et si expansifs, observent à son égard, depuis quelque temps, un mutisme invincible.

Complètement édifiés dès lors sur l'état de cet Esprit, nous employons tous nos efforts à lui faire reconnaître sa véritable situation. Peine perdue.

A la séance suivante, nous avons le regret de constater l'absence d'un des officiers, ancien compagnon d'armes du colonel G. En revanche, nous nourrissions le perfide espoir d'être privés de la visite de notre fou-

gueux Esprit, l'objet probable de son attraction manquant à l'appel. Mais notre espoir ne fut pas de longue durée. Dès les premiers mouvements de la table il nous fut impossible de ne pas reconnaître dans notre hôte fluïdique celui qui avait occupé à lui seul notre dernière séance tout entière, et qui nous menaçait désormais d'une véritable obsession.

Néanmoins, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous reprenons charitablement le cours de notre moralisation. L'impatience du colonel est visible. Pendant quelques instants, il contient à grand'peine la vivacité de ses expressions. Mais bientôt, n'y tenant plus, il nous traite de fous, d'idiots, et autres aménités du même genre. Vainement nous cherchons à le calmer. A la fin sa colère éclate, et, s'imaginant peut-être qu'il assiste à un nouveau Waterloo, il nous jette héroïquement à la face le mot fameux, qui fit la gloire d'un autre soldat.

Sur un pareil terrain nous ne pouvions plus soutenir qu'une lutte inégale. La simple prudence nous commandait une promptre retraite : ce que nous fîmes.

Le calme de notre attitude parut, d'ailleurs, produire une impression favorable sur notre irascible interlocuteur. Il consentit à nous répondre poliment, mais à la condition que nous traitions un tout autre sujet que celui de sa désincarnation.

— Eh ! bien, lui demanda l'un de nous, pourriez-vous nous dire où se trouve en ce moment le commandant B., que nous n'avons pas le plaisir de voir ce soir parmi nous ?

— Certainement, répond le colonel. Il joue aux cartes en ce moment au café C. (Le café C. est un des principaux cafés de la ville, spécialement fréquenté par les officiers.)

Mouvements d'incrédulité parmi tous les assistants. Le commandant B., officier des plus studieux et des plus distingués, ne séjournait jamais au café et surtout n'y jouait jamais. Nous regardâmes nos montres : il était dix heures et demie, heure relativement avancée, et qui rendait encore plus invraisemblable la déclaration du colonel.

— Je vous répète, reprend celui-ci, voyant que nous doutions de ses paroles comme tout-à-l'heure il avait douté des nôtres, je vous répète et je vous affirme que le commandant B. est en ce moment occupé à jouer aux cartes au café C. avec un de ses amis.

— Eh ! bien, s'il en est ainsi, nous écrivons-nous en chœur, faites-nous donc l'amitié d'aller le chercher.

— Me prenez-vous donc pour votre estafette ? riposte vertement l'impétueux colonel.

— Mais non, mais non. Croyez bien que nous avons pour vous tout le respect que vous méritez. En vous parlant ainsi, nous vous demandons simplement un service, un service d'ami. Comprenez-vous bien ?

— Parfaitement. Dans ces conditions, je ne puis refuser de vous satisfaire. Je cours chercher le commandant, et je vous le ramène à l'instant.

Le sentiment que nous inspirait surtout cette fugue inespérée, c'était, on le comprend aisément, celui d'un fameux débarras.

Pendant quelques minutes nous avons gaiement épilogué sur cet incident, et bientôt notre séance avait pris un autre cours. Comme d'habitude, j'avais endormi notre aimable et excellent médium, Mme K., quand tout-à-coup : — Tiens! dit Mme K., le voilà! — Qui? — Le commandant, parbleu! — Quel commandant? — Le commandant B., en compagnie du colonel G. Les voilà qui s'avancent tous les deux!

Bien entendu nous n'apercevions ni l'un ni l'autre.

— Ah! voici le commandant qui sonne, continue Mme K.

Au même instant, un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

Le maître de la maison s'empresse d'aller ouvrir, et nous ramène aussitôt,.. qui? Le commandant B. en personne, honteux d'arriver à une telle heure et se confondant en excuses.

Le premier étonnement passé, nous demandâmes au commandant la cause de son retard, lui le type accompli de l'exactitude militaire.

— Ma foi! nous répondit-il, je vous l'avoue bien humblement : j'avais complètement oublié la séance. Par hasard, je me trouvais au café C. tranquillement occupé à jouer aux cartes avec un de mes amis, lorsque, au beau milieu d'une partie, je me frappe le front en me disant : « Sa-
« pristi! j'ai oublié d'aller ce soir chez le commandant M. » Je regarde l'heure : dix heures et demie. — « Il est trop tard pour m'y rendre me
« dis-je en moi-même. Pourtant ces soirées-là m'intéressent bien!
« S'il en était temps encore!... »

N'ayant plus la tête au jeu, je prétextai une certaine fatigue, et je quittai mon camarade.

Sorti du café, je me dirigeai machinalement vers votre maison. Chemin faisant, je songeai plus d'une fois qu'il était une heure indue pour venir assister à une séance commencée deux heures auparavant; mais l'attraction que je ressentais fut plus forte que tous les raisonnements. Je marchai d'un pas rapide, je gravis quatre à quatre les marches de votre escalier, je sonnai à votre porte... C'est ainsi que me voici près de vous.

Inutile d'ajouter qu'après nos explications, le brave commandant fut aussi émerveillé que nous de ce curieux incident, qui nous réconcilia un peu avec notre fougueux interlocuteur du monde invisible. C. F.

CONFÉDÉRATION SPIRITUALISTE

Extrait traduit d'un memorandum relatif à une Confédération des Sociétés Spiritualistes, adressé au journal *Light*, par le Président de l'Alliance Spiritualiste de Londres, M. STANTON MOSES (Oxon).

Dans l'adresse que j'ai présentée le 13 novembre dernier à l'Alliance Spiritualiste de Londres, je formulais le vœu qu'il fût dressé un plan aussi

simple que possible pour réaliser les vues que j'avais émises, savoir, qu'il serait désirable de former une vaste confédération entre les sociétés importantes de tous pays pour la propagation de nos idées.

En réfléchissant à ce qui pouvait offrir une chance de succès positif, je me suis convaincu qu'il fallait éliminer toute convention compliquée qui n'aboutirait qu'à des discussions et présenterait de grandes difficultés d'exécution. — Considérant la diversité d'opinion qui existe entre les Sociétés sur les points secondaires, quoique d'accord sur l'objet principal de leur foi commune, on admettra, j'espère, que plus les conditions de notre alliance seront simplifiées, plus on pourra espérer la voir réussir. — Le premier pas fait, nous verrons à donner à cette organisation tous les développements indiqués par les circonstances.

Ne voulant pas être liés nous-mêmes, nous n'imposerons à personne la moindre confession de foi en dehors de ce que nous pouvons supposer devoir être admis par tous sans aucune hésitation. — Que désirons-nous de plus? Mettre simplement un terme à l'état d'isolement dans lequel se trouvent les groupes Spiritualistes de toutes les contrées et établir entr'eux des relations sympathiques et amicales; provoquer un échange réciproque de renseignements utiles aux directeurs des différentes Sociétés, et des rapports annuels de chaque groupe à notre Comité qui serait chargé d'en opérer le dépouillement et de publier ce qu'il trouverait d'un intérêt général. — Pour atteindre ce but, je désire, d'accord avec le Comité, (Conseil), soumettre à l'examen des principales Sociétés, ainsi que des journaux spiritualistes du monde entier, avant son adoption définitive, un plan de confédération à fonder sur la base des obligations suivantes, sauf à le modifier au fur et à mesure que les circonstances le feraient juger nécessaire :

1° Echange mutuel de vues et opinions lorsque les occasions s'en présenteront. — (a) Rapports sur les faits et phénomènes intéressants, publiés ou inédits, qui seraient parvenus à la connaissance d'une Société. — (b) Comptes-rendus ou discussions sur les questions ardues qui auront pu surgir. — (c) Enumération des livres ou brochures parus qui nous intéressent. — Ces échanges d'opinions seraient très-utiles à nos journaux, et comme l'on s'est plus occupé d'expériences et de preuves dans les pays où se parle l'Anglais, que dans ceux de race latine où le sujet a plutôt été abordé au point de vue théorique et philosophique, j'ai lieu d'espérer qu'il y aurait avantage pour les uns aussi bien que pour les autres.

2°. Le « Ligth » ferait échange avec les journaux publiés dans les autres pays et l'on ferait des efforts sérieux pour mettre les lecteurs de chaque contrée au courant des progrès du Spiritualisme dans toutes les autres. — Je n'entends pas par là l'échange de journaux pur et simple, mais aussi un échange de vues; qu'on nous fasse connaître, par exemple, ce que fait le Spiritisme Français, tandis que, de notre côté, nous mettrions les Français au courant de nos travaux.

3°. Une fois par an, au commencement ou à la fin, chaque journal ou Société enverrait au Comité un rapport sur les progrès du spiritualisme pendant l'année, dans lequel seraient mentionnés les faits parvenus à leur connaissance. Ces rapports seraient, après examen, résumés dans le « Light » et leur publication profiterait ainsi à toutes les Sociétés confédérées. — Il est possible que l'Alliance juge, par la suite, convenable de faire ces publications sous une autre forme, soit par procès-verbaux (Proceedings). Mais pour le moment, le plus simple serait d'utiliser les journaux pour ces communications d'intérêt général. En vue de faciliter l'échange de ces rapports, il serait à désirer que les Présidents des Sociétés confédérées devinssent associés honoraires ou membres de l'Alliance Spirite de Londres, avec réciprocité en faveur du Président de notre Alliance.

4°. Echange de renseignements confidentiels pour la gouverne des directeurs de Sociétés et des journaux. — (a). Introduction régulière de visiteurs, sur la recommandation de spiritualistes connus, ou officiellement par les Officiers des Sociétés, de manière à leur faciliter les rapports avec les spiritualistes des contrées qu'ils visiteraient, ainsi que l'admission aux séances. — (b) Renseignements sérieux sur les médiums voyageant dans différents pays, et indications du degré de confiance que l'on peut leur accorder. — (c) Informations précises, tirées de première main, si possible, lorsqu'un médium vient à être accusé de fraude.

Tel est le plan que, sauf les modifications ou additions que pourra y faire le Comité, je propose d'adresser à tous les journaux, ou Sociétés qui ont reçu mon adresse, sur le *Spiritualism at Home and Abroad* avec prière de l'examiner et d'envoyer le plus vite possible soit leur adhésion, soit leurs observations à cet égard. Lorsque ces communications nous seront parvenues, je compte élaborer un nouveau plan avec tout ce qui me paraîtra praticable et le soumettre au Comité. Ce sera un résumé des opinions des spiritualistes du pays et de l'étranger.

Je dois ajouter que si ce plan était largement mis à exécution, il nécessiterait un travail assez important de traductions Françaises et Allemandes. Toutefois, pour les débuts, je crois pouvoir le mener à bien sans trop de frais.

NOTA : En 1884, M. STANTON MOSES, nous avait fait part de ce projet dans sa lettre fraternelle et amicale, et nous avons inséré, le 15 juillet 1884 une lettre de M. CHARLES CASSAL, ancien représentant de l'Alsace à la Constituante, ancien élève de l'École polytechnique, que le coup d'Etat du 2 décembre avait rejeté en Angleterre. Notre compatriote, homme de savoir, d'expérience, de haute sagesse, universellement estimé à Londres, ville où il s'était fait une grande position dans l'enseignement des hautes mathématiques, était l'ami intime de M. Stanton Moses ; spirite éclairé il voyait, dans l'Alliance qui nous était proposée, le moyen de créer entre la France et l'Angleterre une *entente*

cordiale, basée sur des principes bien différents de ceux d'autrefois, et engendrant une *Alliance Anglo-Française*, d'un genre nouveau. C'était un plan d'avenir tel que les spirites peuvent largement le concevoir, et le commencement de cette belle fraternité entre nations, qui n'existe qu'en paroles, et non en fait.

Les grandes relations de M. Charles Cassal, cet honnête homme, lui permettaient de voir se réaliser cet objectif, but poursuivi par les plus nobles esprits de l'Angleterre. M. Ch. Cassal est mort, trop tôt pour la grande Alliance! Nos lecteurs, en lisant les pages 433 à 437, de la Revue du 15 juillet 1884, remarqueront que nous acceptions cette alliance, que nous la considérons comme indispensable. Nos frères en spiritisme peuvent nous adresser leurs réflexions à ce sujet. Nous leur faisons un pressant appel, car si M. CH. CASSAL s'est désincarné, si M. STAIN-TON-MOSES a été dangereusement malade pendant plus d'une année, revenu à la santé, il veut entreprendre le bon travail de 1884, de concert avec tous les partisans de la cause. *A l'œuvre! vous qui désirez la propagation du Spiritisme.* P. G. LEYMARIE.

La London spiritualist Alliance et la confédération des Sociétés Spirites et Spiritualistes. — Nos frères de Londres s'occupent depuis quelques années de la formation d'une vaste Société universelle, devant comprendre tous les spirites et spiritualistes du monde entier. Le 13 novembre dernier ils ont tenu une grande réunion ou meeting, dont le compte rendu a été consigné dans une petite brochure, laquelle a été adressée à un grand nombre de nos frères en croyance. — Le malheur c'est que cette brochure est écrite en Anglais; or cette langue est fort peu répandue en France, et nécessairement en Algérie. Ce n'est que par un hasard imprévu que j'ai pu trouver à Sétif une seule personne comprenant l'Anglais.

Nos frères de Londres font appel à tous les spirites et spiritualistes et les prient de les aider dans l'entreprise grandiose, éminemment utile et digne d'intérêt, à laquelle ils ont déjà apporté tant de soins et de sacrifices. Bien coupables, bien aveugles serions-nous, si nous restions sourds à cet appel, car il s'agit, pour nous, de pouvoir lutter avantageusement contre toutes les difficultés que nous rencontrons sur notre route.

« L'union fait la force » est un axiôme avéré. Cette force est en raison du nombre et de la valeur des parties qui la composent. Unissons-nous donc dans la plus large proportion possible; en même temps, travaillons à augmenter notre valeur, notre mérite, par notre zèle, par notre activité, par notre dévouement. Corrigeons-nous de notre apathie et du manque d'esprit d'association. Nous avons besoin d'être forts, parce que nos adversaires sont forts et nombreux.

N'avons-nous pas contre nous tout ce qui tient à l'intolérance, à l'athéisme, au matérialisme, au scepticisme, à la science fausse ou

incomplète, telle qu'elle règne de nos jours. Nous avons, de plus, à combattre l'indifférentisme, cette plaie, anodine en apparence, mais déplorable dans ses résultats. Serrons donc nos rangs et redoublons d'ardeur si nous voulons faire un nouveau pas dans la voie du progrès. Je ne sais si nous avons perdu sous le rapport de la quantité, mais il y a une large compensation par l'accroissement de la qualité. Nous n'avons plus, comme autrefois, cette masse de curieux, de désœuvrés qui se livraient par passe-temps au jeu des tables tournantes ou qui se réunissaient ayant pour principal objet de s'amuser avec des esprits farceurs.

Le nombre des bons écrivains spirites et des savants qui s'occupent de spiritisme a augmenté considérablement. Nous avons, de plus, les conférenciers spirites, ce qui n'existait pas autrefois. Plusieurs Sociétés spirites ou spiritualistes se sont formées; elles sont quelquefois obligées de se dissoudre, mais il ne faut pas pour cela se décourager : qu'on en organise d'autres dans de meilleures conditions.

Je supplie donc tous nos frères et sœurs en croyance, je les adjure instamment de répondre à l'appel de la *London spiritualist Alliance*.
Président W. Stainton Moses M. A. (Oxon) 16 Craven Street, Charing Cross, London, S. W.

Qu'il me soit permis d'exposer ici comment j'entends l'organisation de la Société dont il s'agit.

Peu importe le nom qu'on lui donnera : ligue, union, fédération, association, alliance. L'essentiel, le grand but à atteindre, c'est de pouvoir réunir le plus grand nombre possible d'adhérents. A cet effet, il faut savoir se plier à toutes les exigences. On établira d'abord un programme, une base, une plateforme, une profession de foi. On aura soin d'en écarter les questions sur lesquelles tous ne seraient pas d'accord; on se mettra à la portée de toutes les bourses et de tous les degrés de dévouement, car plus nous serons nombreux, plus nous serons forts, influents, respectés. On songera alors à compter avec nous.

Ainsi je voudrais voir plusieurs catégories de membres : 1° Les membres fondateurs; 2° les membres habitant la ville où se trouvera le siège de la Société. Il est équitable que ceux-là seuls soient astreints à une cotisation, parce qu'ils trouvent, au siège de la Société, des avantages et des jouissances dont sont privés les membres éloignés. Je veux parler d'une bibliothèque où ils trouveront livres et journaux; d'un lieu de réunion où ils passeront quelques soirées agréables et instructives. 3° Les adhérents éloignés du siège de la Société. Pour cette 3° catégorie de membres, la cotisation serait facultative; ils ne devraient rembourser, obligatoirement, que les frais auxquels ils donneraient lieu; par exemple, ceux des journaux, brochures, bulletins, circulaires, imprimés divers, qui leur seraient adressés. Encore il serait désirable, si les ressources de la Société le permettaient, que plusieurs de ces membres en fussent exemptés.

J'insiste sur les clauses du paragraphe ci-dessus, parce qu'il est du plus haut intérêt, pour la Société ou Confédération qu'on veut fonder, d'avoir le plus grand nombre possible et que pour obtenir ce résultat il y a nécessité de se montrer facile sur la question d'argent.

La Société universelle des spirites et spiritualistes n'empêchera nullement la formation des Sociétés ayant un programme moins général; loin de là, elle sera pour ces dernières un centre commun, un point d'appui où elle puiseront la force qui leur manque.

Encore une fois je supplie nos frères, et en particulier les directeurs des journaux spirites, d'étudier la question et d'apporter leur concours à l'œuvre grandiose, éminemment utile et féconde, que projettent nos frères de Londres, lesquels ont déjà réuni de nombreuses adhésions.

Je citerai, entr'autres, M. Georges, de la *Vie posthume*, que je félicite sincèrement et chaleureusement de m'avoir devancé dans cette tâche. A la rescousse, chers frères, pour combattre le bon et glorieux combat. Serrons nos rangs, et la victoire ne tardera pas à couronner nos efforts et notre entente cordiale.

AMAND GRESLEZ.

RÉFLEXIONS SUR LE MAGNÉTISME

Le magnétisme animal est-il une chimère? est-il une réalité? Des milliers de savants et d'ignorants se le demandent depuis Mesmer. Sur dix savants, neuf au moins ont eu l'aberration de croire et ils ont prétendu, à priori, que le magnétisme n'existe pas, parce qu'ils n'en trouvaient nulle trace dans l'arsenal en ruines des connaissances humaines. Si l'homme pouvait nier ce qu'il ne comprend point, il devrait nier tout, car il ne comprend rien. Plus il étudie et plus son esprit reste confondu en présence des grands problèmes philosophiques irrésolus et peut être insolubles.

D'où vient-il? ou va-t-il?

Par quel miracle s'est-il formé?

La mort est-elle une suppression complète ou une modification profonde de l'existence? Tant que l'homme n'aura point dévoilé ces sublimes mystères, il lui sera interdit de formuler d'immuables lois scientifiques ou morales.

Si l'on pose cette question à un magnétiseur: « Pouvez-vous magnétiser tout le monde », et que le magnétiseur réponde affirmativement, l'on ne manque généralement pas de s'écrier: « Eh bien! alors, endormez-moi! » ce qui est absurde, car magnétiser ne signifie pas endormir.

On entend par magnétisme la cause hypothétique à laquelle la plupart des auteurs attribuent certains phénomènes au nombre desquels figure le somnambulisme.

Et inversement le somnambulisme est considéré comme un des effets qui peuvent résulter de l'action magnétique. La possibilité de faire naître à volonté le sommeil magnétique (qualification erronée) et le somnambulisme que je viens d'indiquer, dans lequel se développe des aptitudes extraordinaires et des phénomènes prodigieux sur lesquels je n'ai pas ici le loisir de m'étendre, cette qualification inexacte a beaucoup nui à la chose qu'elle veut signifier, mais qu'elle dénature au contraire.

Cependant, l'éminent professeur de la Salpêtrière, M. le docteur Charcot, fait de curieuses expériences sur les hystériques confiées à ses soins.

Ces expériences ne diffèrent presque en rien de toutes celles faites jusqu'alors.

Néanmoins M. Charcot les déclare et les croit inédites. Sa seule innovation véritable réside dans l'emploi de nouveaux termes, plus barbares et moins exacts que les anciens, et dans des théories outrées et inacceptables.

Mon ambition se borne à vouloir prouver le magnétisme, sans tenter d'en extraire aucune philosophie.

Mais, je le répète, le magnétisme humain n'implique rien « à priori », il abdique volontiers toute prétention philosophique pour se réfugier dans l'hospitalier domaine de la science, où toutes les religions communient ensemble, sous les auspices de l'éternel progrès.

Le magnétisme éclaire la science médicale, son brillant flambeau la guide dans le dédale des choses occultes, dont la connaissance ou tout au moins l'étude est indispensable pour réunir en une vaste synthèse, en un lumineux faisceau, l'ensemble des causes déterminantes de tous les phénomènes vitaux dont l'homme est, en même temps, le sujet inconscient et la contemplateur émerveillé.

En retour, l'anatomie, la physiologie offrent au magnétisme d'indispensables ressources, des indications sûres et de précieux points de repère.

La vérité vraie, celle à laquelle il faudra que les médecins et les savants se rallient tôt ou tard, bon gré, mal gré, c'est qu'il est impossible d'établir la moindre distinction générale entre les magnétiseurs instruits et les médecins qui s'occupent du magnétisme; c'est qu'on trouve des expérimentateurs très honnêtes, très capables, très intelligents, très savants, parmi ceux-ci comme parmi ceux-là et qu'on en rencontre d'également fourbes ou niais dans les deux camps.

Le diplôme de docteur ne peut être considéré comme la source obligatoire de toutes les vertus morales et scientifiques : et tout le monde sait qu'il est possible d'être intègre, perspicace et éclairé même en n'étant pas un médium.

Aujourd'hui, du reste, on peut dire que l'élite du monde intellectuel et savant, croit à la puissance réelle du magnétisme. Seuls les ignorants ou les poseurs viennent jeter leur note dubitative.

Cette puissance réelle est une vérité immanente, inéluctable, et les manifestations spirituelles révélées par les faits magnétiques sont appelées à sauver la France du gouffre où l'a plongée le matérialisme radical, ainsi qu'à préserver l'humanité des innombrables souffrances physiques qui arrêtent l'essor de son génie et lui rendent la vie bien souvent amère.

P. A. CHRISTIN.

PHÉNOMÈNE DE BI-CORPORÉITÉ

Apparition de l'Esprit d'un vivant : Le dimanche, 21 février dernier, Mlle Noël, couturière, demeurant rue de Rivoli, 58, vint me demander une consultation au sujet d'une amie malade qui habitait Rouen. Une ancienne et vive amitié les liait, et faisait désirer à Mlle Noël de la voir avant sa mort.

Voici la réponse faite par le médium à la question qui lui était posée :

« Cette dame est atteinte d'une congestion au poumon et d'une maladie cardiaque; la personne est perdue, n'a plus que quelques jours à vivre; partez sans retard, aujourd'hui même. » C'est ce que fit Mlle Noël. Elle trouva son amie gravement malade d'une affection des poumons et du cœur, et resta à Rouen du 14 au 22 février.

Lundi à 6 heures 1/2, 22 février, je ne pensais plus à cette personne, lorsque fatigué de mes consultations somnambuliques, j'éprouvai, vers 4 heures environ, le besoin de m'endormir et m'étendis dans un fauteuil. Un quart d'heure après, je fus réveillé; on me secouait les épaules. Je crus, un instant, que c'était ma mère, et lui dis vivement : pourquoi m'éveilles-tu?

Etonné d'apercevoir ma mère à l'extrémité de l'appartement, assise et cousant, je dus constater que *j'étais bien seul*, dans la pièce où j'avais sommeillé.

Avais-je rêvé? non, l'évidence de mon état de veille s'imposait à mes sens; frappé des conditions tout à fait anormales dans lesquelles j'étais, j'observai sérieusement tous les effets dont je me trouvais être l'objet et qui se produisirent autour de moi. Je sentis, sur ma jambe, un coup de genou qui me laissa la sensation faite par une poussée d'un genou en caoutchouc.

Me retournant à droite, j'aperçus distinctement une dame, Mlle Noël, assise sur une chaise placée à côté de moi, vêtue d'un costume écossais noir et blanc, que, paraît-il, elle met très rarement pour faire ses visites de convenance et de cérémonies : d'ordinaire elle ne portait qu'une toilette noire, dans laquelle il m'eût été plus difficile de la reconnaître, car je n'ai pu la voir qu'à partir du buste jusqu'aux pieds. Je vis un

jolie petite main blanche, bien potelée, plus petite que celle que comporte le corps d'une personne réelle de taille ordinaire, mais possédant toutes les apparences et les caractères d'un corps tangible en chair et en os, ayant les propriétés particulières de la vie. Cette main se mit dans la mienne. Chose étrange, car j'épiais avec émotion les moindres détails de cette scène, la main que je pressai forttement me fit l'effet d'avoir seulement trois doigts.

A la manière affectueuse, amicale, dont Mlle Noël me présentait sa main, je compris qu'elle venait me remercier du service que je lui avais rendu si à propos, en lui disant de partir de suite pour Rouen.

Il est utile de faire remarquer ceci : Dans la consultation donnée le dimanche précédent, au matin, je lui avais formellement dit que son amie n'avait plus que quelques jours à vivre. La personne mourut six jours après, le samedi, 27 février.

A partir du jour de cette apparition, j'attendis avec une sorte d'anxiété le retour de cette demoiselle pour lui faire le récit exact de ce qui m'était arrivé. A son retour, j'appris non sans étonnement, qu'étant à table à Rouen et dînant, elle fut prise pendant quelques instants d'un profond et invincible sommeil, contrairement à ses habitudes; ce qui l'étonna, ce fut la nécessité de sortir dans le jardin pour prendre le grand air et se réveiller tout à fait; ce profond sommeil s'était produit avant 5 heures du soir, le lundi, 22 février.

En ce qui me concerne, je déclare qu'à cette même heure, à Paris, lors de la vision que j'ai eue, je ne dormais certainement pas, j'étais absolument maître de moi et conscient de mon état de veille.

En terminant, je dois mentionner une particularité physiologique, qui, au point de vue des causes et des effets, peut avoir son importance, c'est qu'au moment de la vision, j'éprouvai à l'estomac une oppression qui me suffoquait, m'empêchait de parler, et j'en avais le désir et la volonté.

BELAY fils, médium, 6, rue du Trésor.

UNE SÉANCE CHEZ M. LE D^r SLADE

Le 20 mars 1886, 21, rue Baujeon, à Paris. Etaient présents Madame Fritz Anthelme. MM. de Waroquier et Leymarie chez M. Le D^r Slade.

Après les présentations, MM. Leymarie et de Waroquier furent introduits dans un salon ayant une large fenêtre, par laquelle entrait à flots la lumière du jour; il était dix heures du matin.

Nous fûmes placés sur les trois côtés d'une grande table, ayant un mètre 50 de côté; la tablette en bois ordinaire, sans aucun rebord, était soutenue, au centre, par quatre pieds; nous visitâmes la table, avec attention. Le Médium avait, à sa droite, M. Leymarie, puis M. de Waroquier et enfin Mme Fritz qui se trouvait en face du médium. Nous plaçâmes nos mains sur le milieu de la table, de manière à former la

chaîne magnétique par l'attouchement de nos petits doigts; aussitôt, plusieurs coups frappés dans la table, assez fortement, annoncèrent la présence de la force invisible : le D^r prit deux ardoises parmi une quantité d'autres toutes neuves, vérifiées préalablement par nous, et vierges de toute écriture; puis il posa sur l'une d'elles un petit morceau de crayon d'ardoise, long d'un centimètre. Tandis que sa main gauche se mêlait aux nôtres, au milieu de la table, de sa main droite toujours visible il plaçait l'ardoise au bord inférieur de la table : à l'instant, nous entendîmes le grincement du crayon sur l'ardoise; une phrase en anglais nous avertissait que les invisibles étaient prêts à commencer les expériences. Le médium prit alors deux ardoises à cadres de bois qui laissaient entre elles, étant l'une sur l'autre, un petit intervalle d'un centimètre au plus, et posa au centre un petit bout de crayon; il les ferma et remis sa main gauche sur les nôtres. — Tenant de la main droite les deux ardoises appliquées l'une sur l'autre, il les appuya sur l'épaule de M. Leymarie, près de son oreille, et aussitôt le bruit de l'écriture se fit soudainement entendre, nettement perceptible à nos oreilles; pour nous démontrer que le phénomène était bien lié à la chaîne fluïdique que formaient nos mains, le médium souleva plusieurs fois sa main gauche, et chaque fois que cette main ne touchait plus les nôtres, le bruit du crayon cessait immédiatement, pour reparaitre aussitôt que sa main s'appliquait sur les nôtres, bien que les ardoises ne quittassent pas l'épaule de M. Leymarie.

Trois petits coups frappés dans les ardoises nous avertirent que nous pouvions les ouvrir, et notre joie fut grande en voyant l'une d'elles couverte de trois types différents d'écritures, du Français, de l'Allemand, de l'Anglais. Une belle sentence en français, que voici : *En douter serait se refuser à l'évidence. C'est fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines.* L. de M.

En allemand : Recevez, Monsieur, l'assurance de la plus haute considération de votre très humble serviteur. J. S.

En anglais : Vous aussi mes meilleurs, souhaits. W. C.

Nous étions assurés qu'une force intelligente, en dehors du médium, se manifestait à nous, de la manière la plus évidente en nous donnant le phénomène de l'écriture directe; tous nos sens étaient en éveil.

Le docteur prit ensuite, de sa main droite, une ardoise, et la posant comme la première fois, au bord du dessous de la table, l'ardoise arrachée de sa main passa sous la table et se fit voir entière de l'autre côté à 1 m. 50 du médium, au dessus en frappant vivement le plateau, pour redescendre aussi vite par dessous la table se replacer dans la main du médium. L'expérience fut recommencée, mais cette fois l'ardoise partant sous la table s'en remonta d'elle-même sur la table pour revenir vers le médium; les trois assistants ont vu ce phénomène, exactement comme je le décris. Vers ce moment, nous sentimes, chacun, une assez forte pression

aux genoux. — Ensuite le Docteur pria M. de Warroquier, qui était assis vis à vis de lui, déposer sa main au bord inférieur de la table, de manière à pouvoir saisir l'objet que l'Esprit allait lui porter ; l'ardoise tenue par le médium fut apportée sous la table à la main de M. de W., mais buttant contre son petit doigt, et ne pouvant être saisie, elle tomba à terre ; rendue au médium, elle revint s'offrir à la main de M. de W., qui la reçut cette fois. Le médium mit un bout de crayon sur une ardoise, le couvrit avec sa main étendue, sans le toucher, et nous eûmes ces mots : Nous ferons notre possible pour faire bien connaître le spiritisme à Paris.

Sur notre désir d'obtenir la musique à l'aide d'un accordéon, l'Esprit inscrivit sur l'ardoise qu'il allait faire son possible ; le médium prit alors l'instrument par la poignée de dessous du côté du ventilateur et le tenant de la main droite seulement, un peu au bord de la table et à moitié visible à nos yeux, l'instrument commença à rendre des sons ; mais voulant que ce phénomène devint plus évident par le jeu des touches, l'exécution d'un air fut réclamée ; la réponse gracieuse fut un air anglais, exécuté en mode majeur et allegro. Il était évident que toutes les notes de l'accordéon étaient mises en jeu, ce qui exigeait, non moins évidemment, la participation d'une main invisible autre que celle du Médium, laquelle supportait l'instrument, sa main gauche étant sur la table et pressait les nôtres.

Cette position de la main gauche qui se liait aux nôtres, au milieu de la table, a continuellement existé pendant toute la durée des phénomènes.

Avant de quitter cette maison, dans laquelle avons reçu l'accueil le plus bienveillant, nous nous sommes fait un devoir de certifier par notre signature la véracité de ces phénomènes, et la satisfaction qu'ils nous ont donné. Personnellement je rends hommage à l'urbanité, et à la puissance médianimique du Docteur Slade, puissance que je n'avais jamais vue se manifester aussi simplement, à un tel degré d'intensité et surtout en pleine lumière solaire. (M. Slade veut séjourner 3 mois à Paris).

L. DE WARROQUIER.

Le récit de M. de Warroquier est la photographie exacte de la séance du médium Slade. M. Ch. Fauvety nous prie de certifier, que dans une séance particulière de M. Slade, il est resté convaincu, *de visu*, de la réalité des communications avec des intelligences transmondaines ; il fera sa déclaration et la signera.

P. G. LEYMARIE.

M. GIORDANO, L'ANTI-SPIRITE

Il y a 15 jours, je lus une annonce affichée à Florence, de M. Giordano, prestidigitateur qui promettait des expériences *anti-spirites*. En Angleterre j'ai vu ces simulacres très habilement faits, par Mrs Maleskine et Cook, qui ont par ce moyen réalisé une énorme fortune.

Poussé par la curiosité je me rendis au spectacle de M. Giordano, et jugez de ma stupéfaction en voyant qu'au lieu d'imitations banales, je voyais de véritables manifestations spirites, supérieures à celles des médiums les plus renommés. J'eus une entrevue particulière avec M. Giordano, et lui déclarai que ce qu'il montrait, était de véritables phénomènes spirites, à l'aide de deux jeunes filles, médiums qu'il emploie, ce qu'il n'osa pas nier. Je lui fis comprendre quelle était la responsabilité qu'il assumait sur lui, et lui conseillai, dorénavant, de supprimer le mot *anti-spirite*. Le lendemain, ses affiches portaient ces mots : *Expériences nécromantiques*.

M. Giordano est un brave garçon; il me fit examiner tous ses appareils de séances, pour me bien convaincre qu'il ne s'agissait ici que de pure médiumnité, sans l'emploi d'un artifice quel qu'il soit; ces appareils étaient semblables à ceux dont se servent tous les médiums véritables que j'ai intimement connus.

Ce fait démontre que les phénomènes physiques de second ordre ne sont pas l'œuvre d'esprits supérieurs, puisque des esprits peu avancés peuvent seuls seconder celui qui nie la véritable origine des phénomènes spirites et en fait de honteuses caricatures.

Bien affectueusement, à nos F. E. S.

G. DAMIANI

STIGMATES. — EXPÉRIENCES HYPNOTIQUES DE M. FOCACHON

Dans le n° de la *Revue* du 1^{er} juillet dernier, nous avons inséré un intéressant article extrait du *Journal des Débats* et relatif aux expériences de M. Focachon.

Ces expériences se poursuivent avec succès et nous trouvons dans le *Rappel* de curieux détails sur des faits qui n'avaient pas encore été, croyons-nous, abordés par les magnétiseurs, et qui jettent un grand jour sur la question des stigmatisés souvent traitée dans nos colonnes.

« Nous avons récemment tiré d'une lettre de M. le docteur Liébeault de Nancy, pour en faire part à nos lecteurs, cette intéressante nouvelle que M. Th. Focachon dont les études hypnotiques nous ont naguère occupé, avait « créé des stigmates vrais sur un de ses sujets, stigmates qui ont saigné à heures fixes, selon la suggestion de l'opérateur ». Conformément à l'espoir que nous en exprimions, ce dernier a bien voulu nous adresser le détail encore inédit de ces expériences.

Le sujet est une demoiselle Z..., hystéro-épileptique, âgée de trente-neuf ans. L'ayant mise en état de somnambulisme, M. Focachon « lui suggère » que pour la soulager et éviter chez elle un état de congestion presque permanent des centres nerveux », il va lui faire naître à la partie supérieure du bras gauche une plaie de la grandeur d'une pièce de vingt centimes qui s'ouvrira et se fermera comme il voudra, à son gré, et fournira la quantité de sang qu'il aura prescrite. Ce disant, il

applique au lieu indiqué une étroite et mince lamette de guimauve, pas plus épaisse qu'une feuille de papier, la maintient par une bandelette de diachylum et quelques tours de bande, et enfin établit des points de repère destinés à dénoncer les moindres dérangements de cet appareil. Il est destiné, on s'en rend compte, à faciliter au sujet, à rendre chez lui plus active et plus intense la représentation mentale des effets à produire.

Au bout de soixante heures, les tissus étaient complètement mortifiés; et une plaie s'était produite, nettement circonscrite, entourée d'une auréole rouge et rappelant ce qu'eût pu faire un instrument perforant.

Dans une seconde expérience, la guimauve fut remplacée par un petit rond de papier noir et gommé. Ce fut toute la différence quant au dispositif et, pour les résultats, ils furent exactement les mêmes que précédemment.

Avant de « la rendre à elle-même », c'est-à-dire de la réveiller, M. Focachon lui ayant suggéré d'abord que la plaie ne se cicatriserait que sur la permission de l'opérateur, et ensuite, qu'au premier symptôme de congestion, Z... reviendrait le voir; elle revint, en effet, au bout de deux jours :

« A ce moment — c'est notre correspondant qui parle — la plaie était aussi nette que le jour de l'expérience. Remettant Z... en somnambulisme, nous lui donnâmes l'ordre de faire cesser les phénomènes congestifs, qui la fatiguaient, et, pour y arriver, de laisser exsuder de la plaie, sans aucun autre moyen que la suggestion, une certaine quantité de sang.

« Au bout de douze à quinze minutes, nous eûmes la satisfaction de voir le sang couler goutte à goutte (trois à quatre grammes environ), puis s'arrêter rien que sur notre ordre.

« Depuis lors, la plaie sèche ou s'avive à notre gré, toujours prête en quelque sorte à produire le phénomène demandé.

« Tels sont, dans leur simplicité, les résultats obtenus; nous nous proposons de les renouveler à l'occasion en prenant l'idée religieuse comme point de départ. »

C'est parce que cette idée n'avait pas sur le sujet l'autorité nécessaire que M. Focachon a fait jouer celle qui se trouvait bien plus en situation, de soulagement physique et de guérison. Mais son but avoué était de faire passer, si possible, le soi-disant miracle de la stigmatisation sous les fourches caudines de l'hypnotisme. On voit que les résultats sont des plus encourageants. Nous nous permettrons de conseiller à l'expérimentateur, lorsque les conditions d'une application *religieuse* pourront être réunies, de faire naître les plaies aux endroits mêmes où les grands extatiques absorbés dans la contemplation de celles du Christ les ont présentées : aux extrémités (clous de la croix), au flanc (coup de lance), au front (couronne d'épines); ce sera ainsi bien plus concluant. Mais en

prouvant que ces phénomènes n'avaient rien de surnaturel, il démontrera leur réalité. En des genres différents, les mystiques qui y crurent et les positivistes qui les nièrent se sont aussi grossièrement trompés.

Je le dis sans condition, pensant y être autorisé par la conformité des expériences de Charmes avec celles de l'hôpital de la Marine, à la Rochelle, et de l'Asile de Lafont, près de Rochefort.

On sait quel contrôle autorisé ont reçu de la part des savants médecins de Nancy les précédentes expériences de M. Focachon sur les effets de vésication obtenus par la seule voie suggestive. Le contrôle des résultats faisant si essentiellement partie de la méthode scientifique, nous pensons que notre correspondant n'aura pas négligé de le procurer à ceux qui viennent de nous occuper. Toutefois, c'est un point sur lequel nous ne sommes pas fixé. Mais on se souviendra que c'est devant vingt-cinq médecins que le directeur de l'Asile de Lafont a pu dire à son somnambule : « Ton bras va saigner tout de suite à cette place », et se faire obéir. »

VICTOR MEUNIER.

JACQUES INAUDI

Jacques INAUDI, le calculateur célèbre qui a émerveillé, partout où il a donné ses séances, les amateurs et les savants, en a donné deux, en janvier 1886, au Palais-de-Cristal, jeudi et vendredi, qui ont été pour lui l'occasion d'enthousiastes témoignages. Tous l'ont applaudi, parce que tous ont été positivement stupéfiés par l'incompréhensible mémoire, l'étonnante facilité de ce jeune prodige.

Comme l'a fort bien dit un de nos confrères parisiens, on ne peut s'imaginer avant d'en être témoin, sa prodigieuse mémoire des chiffres, et la facilité vraiment étonnante qu'il possède pour trouver, de tête, et instantanément, les solutions de tous problèmes les plus hérissés de chiffres.

Le tableau est littéralement couvert de colonnes de chiffres qui s'étendent depuis les sextillions jusqu'à l'unité : le professeur qui l'accompagne écrit les données des problèmes dictées par les spectateurs, et Inaudi répète ces données — et dicte au-dessous la solution sans la moindre hésitation et sans le moindre retard. Il le fait non pour un problème, mais pour huit ou dix à la fois. Bien plus, à la fin de la séance, le dos tourné au tableau il recommence de vive voix et imperturbablement toutes les opérations de la séance. Jamais, à Marseille, on n'avait vu une telle puissance d'assimilation des chiffres et un souvenir aussi durable de multiples calculs.

Henri Mondeux n'avait pas cette faculté étonnante, il savait seulement résoudre mentalement un problème. Si le jeune Inaudi savait retenir aussi facilement les paroles que les chiffres — ce qui paraît pré-

senter moins de difficultés — nous n'aurions plus besoin de sténographes. Avec lui, le Crédit Foncier pourrait supprimer ses calculateurs.

Tous ceux qui s'occupent de chiffres, à Marseille, tous ceux qui s'intéressent aux mathématiques viendront écouter, interroger le jeune Inaudi. Ils en rapporteront une étonnante impression. ADA.

LA RELIGION LAÏQUE ET CH. FAUVETY

M. Ch. Fauvety ayant permis à M. P. Verdad et à ses collaborateurs, de prendre le titre du journal qu'il avait fondé jadis, avait vu avec peine qu'en insérant l'un de ses articles de l'année 1876, la rédaction n'avait pas indiqué la date à laquelle fut écrite cette éloquente invitation; il semblait avoir créé ce journal, ce qui le compromettait. *La Religion laïque* ayant réparé spontanément cette erreur, M. Ch. Fauvety a écrit la belle lettre suivante à la jeune et vaillante rédaction de la *Religion laïque*, 3, rue Mercœur, à Nantes, Loire-Inférieure. (Ce journal est bi-mensuel, et coûte 5 fr. par an, 6 fr. pour l'étranger.)

Mon cher coreligionnaire,

Asnières, 27 février 1886. — Maintenant que, par une déclaration nette et spontanée, vous avez mis fin à la situation fautive que vous m'aviez faite en laissant croire que j'étais derrière vous dans la fondation de votre journal, rien ne s'oppose à ce que je vous donne les avis et explications que vous m'avez demandés, — tout en vous répétant que j'entends rester étranger à votre œuvre, bien que je fasse des vœux pour son succès.

Et d'abord le titre *la Religion Laïque*, quoiqu'indiquant bien l'objectif poursuivi, a besoin d'être expliqué au plus grand nombre. J'en ai fait l'expérience. On ne saurait trop répéter qu'il s'agit d'arracher la Religion au cléricalisme et de la faire sortir complètement de la phase sacerdotale, nécessaire sans doute aux âges d'enfance des Sociétés, mais inutile pour une humanité majeure, dont le sacerdoce, pour conserver son empire, ne peut que gêner le développement. La laïcisation de la Religion, c'est la socialisation des organes religieux; c'est la religion devenue démocratique et populaire; c'est enfin la suppression de ce dualisme insensé des deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, qui a si longtemps agité le monde chrétien et qui trouble encore notre société française dans la question si difficile à résoudre pour la République, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

On se tromperait cependant si l'on croyait que la laïcisation de la Religion contient toute la question religieuse. Ce n'est là qu'un premier pas pour arriver à une rénovation religieuse et sociale, — car les deux termes sont inséparables, et la question sociale ne sera résolue qu'après

que l'idéal religieux aura été renouvelé et que les hommes comprendront, autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, la nature des liens qui les unissent à leurs semblables, à l'ensemble des choses, et se rendront mieux compte du but de la vie dans l'homme et dans l'humanité.

La laïcisation de la Religion ne sera pas l'œuvre d'un jour, bien qu'elle soit dans le courant du siècle et dans la nécessité des choses. On peut s'en convaincre en se rappelant qu'elle a été commencée au XVI^e siècle par les premiers réformateurs anti-papistes. Luther, Zwingle, Calvin, en substituant l'autorité d'un livre, de la Bible, librement interprétée par la raison de chacun, à l'autorité de l'Eglise, du pape et de la tradition, furent les vrais fondateurs de la Religion laïque. Nous en sommes, après trois siècles, à recommencer leur œuvre, mais, il est vrai, sur des bases autrement larges et en vue de résultats sociaux bien plus importants, bien plus compréhensifs, non plus seulement chrétiens mais humanitaires.

L'esprit du XIX^e siècle embrasse, en effet, un horizon religieux infiniment plus vaste que celui du siècle de *la Réforme*. Nous ne sommes plus les hommes *d'un seul livre*, et si nous ne croyons pas plus à l'infailibilité de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'à celle du pape et des conciles, nous savons qu'il y a du vrai dans toutes les révélations et nous n'en repoussons aucune, cherchant la vérité dans les œuvres humaines, inspirées ou non, comme nous la cherchons dans l'œuvre divine d'une création sans commencement ni fin, en soumettant toutes choses au contrôle de la logique et du bon sens.

C'est pourquoi nous exigeons de la Religion, non pas qu'elle invoque une origine surnaturelle et miraculeuse, mais quelle soit conforme aux principes éternels de la raison, qu'elle respecte les lois de la nature et que, marchant avec la science, elle s'élève avec l'esprit humain, vers la lumière et la perfection.

Et nous disons que toute religion, qui ne peut accepter ces conditions, est fautive et repose sur une conception erronée. La foi en une telle religion ne peut plus rien pour l'âme humaine et pour la vie des Sociétés. Elle est cet arbre dont parle l'Evangile, qui, ne donnant plus de fruit, doit être coupé et jeté au feu.

Gardons-nous cependant de prendre cette expression évangélique au pied de la lettre. Respectons l'arbre vieilli et stérile tant que des populations ignorantes et enfantines persisteront à s'immobiliser sous son feuillage. N'oublions pas que la foi de chacun ne relève que de sa conscience; que, si nous avons le devoir de répandre partout la lumière et d'élever les autres au niveau intellectuel et moral que nous avons atteint nous même, nous n'avons jamais le droit de les y contraindre ! N'imitons jamais cette intolérance fanatique de l'Eglise catholique qui, pour conserver l'unité de la foi et la répandre sur le monde, *excommuniait*, mettait hors de la communion des fidèles, les chrétiens coupables de la

moindre hérésie, en même temps qu'elle forçait d'y entrer (*compelle intrare!*) en les massacrant au besoin, les infidèles qui ne voulaient pas se laisser baptiser ou qu'on désespérait de convaincre.

Proclamons, au contraire, et ne nous laissons pas d'enseigner que la tolérance réciproque est, après l'amour de la vérité, la première vertu de l'homme religieux et qu'il n'y a de religion vraie que celle qui, en nous unissant de plus en plus à nos frères en humanité, nous fait vivre en communion avec l'âme divine dans la sainte harmonie des choses. Toute la Religion est là. C'est l'œuvre par excellence, à laquelle nous sommes tous conviés et que nous devons tous travailler à accomplir dans la mesure de nos forces.

Tels sont les principes qui ont inspiré la rédaction de la revue *la Religion Laïque*, publiée durant trois années de 1876 à 1878. Je souhaite que vous vous inspiriez de ces principes, vous et vos collaborateurs. Les applications qui en découlent ont été indiquées dans les pages de ce recueil. Elles l'avaient été déjà sous d'autres formes, dans *la Solidarité* publiée sous l'Empire, de 1867 à 1880, et interrompue par la guerre. Mais on s'en est tenu jusqu'ici à la théorie. Vous vous êtes demandé s'il ne serait point temps d'entrer dans la pratique et d'essayer d'organiser ce qui est, plus qu'on ne croit, dans l'esprit de tous, bien que le nombre soit encore bien restreint de ceux qui s'en rendent compte? Soit! faites donc votre œuvre: Oui, je crois, comme vous, que le monde a besoin d'un Idéal nouveau, d'un Idéal fait de justice, de liberté, d'ordre, de paix, de fraternité humaine et de solidarité sociale! Il est déjà dans les âmes. S'il est vrai que mes enseignements aient contribué à le dégager, je n'aurai pas perdu ma vie.

Croyez à tous mes vœux et recevez mes salutations fraternelles.

CH. FAUVETY

NOTA: Nous parlons la même langue philosophique que M. Fauvety. Il nous a donné un enseignement nouveau et nous essayons de le pratiquer et de le faire pratiquer. Ceux qui viennent se grouper autour de notre drapeau doivent vivre l'idée nouvelle, en eux, dans leur famille et dans la vie publique. A la porte de notre Temple s'oublie toutes les haines, toutes les rancunes, toutes les inimitiés, toutes les anti-fraternelles pensées. En un mot, en nous déclarant adeptes de l'idée religieuse régénérée, nous abandonnons tout ce qui a appartenu, de près ou de loin, au vieux monde intolérant et sectaire.

L'œuvre de *la Religion Laïque* est une œuvre collective, à laquelle collaborent des esprits désintéressés. Une seule chose les tourmente et les intéresse: le salut de l'Humanité et le triomphe de la Justice.

LA RÉDACTION

LES CONFÉRENCES DE M. D. METZGER

M. Metzger a fait, le 1^{er} mars dernier, une très belle conférence à la salle des Capucines ; il répondait au chimiste-sénateur, M. Naquet, lequel, dans une soirée antérieure, avait nettement déclaré que tout était fatal dans la vie. M. Metzger a combattu le fatalisme à l'aide d'arguments pleins de haute raison, en s'appuyant sur la science pour réfuter, une à une, toutes les allégations de M. Naquet. Les auditeurs ont souligné, par leurs applaudissements, cette belle conférence de l'orateur spirite qui a combattu victorieusement, *pro aris et focis*.

Le 15 mars, dans la même salle, M. Metzger a traité le sujet suivant : *Dieu serait-il mort? Certains savants positivistes, reniant leur propre principe, affirment qu'il en est ainsi; mais au lieu de science expérimentale ils ne nous offrent qu'une hypothèse*. Sur ce thème, l'orateur s'est étendu avec chaleur, avec amour pour ainsi dire, car le sujet lui est familier ; il a accumulé des preuves *ex professo*, pour bien déduire que Dieu n'était pas mort, et nettement établir qu'il était un fait brutal inéluctable ; il a mis à néant, avec éloquence et entraînement, toutes les arguties des savants qui ont horreur, *ex cathedra*, du *ex nihilo nihil*.

Nous formulons ce vœu, que ces belles conférences ne soient pas perdues, et que M. Metzger les réunisse un jour en un volume qui sera lu par les hommes sérieux et amis du savoir véritable.

Nous regrettons vraiment que les spirites, si nombreux à Paris (mais aussi grandement occupés), ne viennent point à la salle des conférences pour n'y laisser aucun siège sans un auditeur sympathique ; seconder un orateur courageux et ami du progrès des idées modernes, devrait être la règle de tous les partisans de la cause.

NÉCROLOGIE

Chère madame Carlod : Vous aussi — comme notre ami (J. Dory) qui est parti au mois de juillet et que maintenant vous êtes allée rejoindre — vous aussi, chère madame Carlod, pressentant votre désincarnation prochaine, vous m'aviez témoigné le désir de m'entendre vous adresser quelques mots à l'heure de la séparation. Bien entendu je m'efforçais d'écarter de vous ces pressentiments et je ne voulais pas vous suivre dans le cours de vos pensées ; mais aujourd'hui, en face d'une réalité si-cruelle pour votre famille et pour vos amis de la terre, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce désir, et je me le rappelle d'une manière d'autant plus impérieuse, que les miens et moi, par une sorte de fatalité qui double notre peine, nous sommes tous retenus loin de votre convoi par notre état de santé.

Grâce à l'obligeance de notre amie Mme Gonet, qui veut bien vous transmettre ces quelques paroles, je pourrai, malgré tout, m'efforcer de satisfaire votre désir.

Que vous dire, chère madame Carlod, qui puisse vous être profitable ?

Vous êtes de ces âmes épurées par le dévouement de toute leur vie et lentement dégagées par le martyre des derniers jours. La longue inanition qui ne permettait plus à votre corps de donner prise à votre esprit, votre admirable sérénité qui dominait vos tortures physiques, les nombreuses et si légitimes amitiés que vous comptiez depuis longtemps dans le monde où vous venez de rentrer comme dans votre milieu naturel, — toutes ces causes supérieures non seulement rendent superflu tout ce qui peut ressembler à des oraisons banales, mais encore elles nous invitent à nous écarter de tout langage qui serait empreint d'un caractère trop grave ou trop sévère.

Ce qui nous attriste, ce qui fait notre chagrin, c'est l'immense douleur de votre famille, c'est le vide affreux que votre disparition laisse dans la vie des vôtres, c'est la place matérielle que vous ne reprendrez plus parmi vos amis, c'est la pensée de ne plus vous voir comme nous vous voyions et de ne plus nous entretenir aussi facilement avec vous. Mais, lorsque nous regardons de votre côté, lorsque nous nous mettons pour ainsi dire à votre place, lorsque nous n'envisageons que vous, il nous semble voir une fleur idéalisée qui se reforme peu à peu au dessus de la tige étiolée qui ne pouvait plus la porter, et qui, toute radieuse de sa transfiguration, se développe et s'épanouit tout naturellement dans l'amour de l'au-delà, comme une rose dans un bain de soleil...

Et nous vous saluons dans la clarté nouvelle
Qui déjà vous berçait pendant vos derniers jours,
Dans les rayons où tout votre esprit se révèle,
Dans les rayons d'amour faits de tous les amours!

Nous vous suivrons du cœur jusqu'en ces autres mondes
Dont vous nous montrerez les tableaux merveilleux ;
Et nous découvrirons bien des beautés profondes
Rien qu'à vouloir vous suivre et voir avec vos yeux ;

Nous vous suivrons au sein des vastes Harmonies,
Et, quand nous vous verrons les yeux pleins de splendeurs,
Nous vous ramènerons des plaines infinies
Pour que vous répandiez vos regards sur nos cœurs...

Pour que vous réchauffiez cette famille aimée
Qui pleure dans le deuil laissé par votre essor,
Pour que vous lui donniez l'espérance embaumée
Et pour que vous soyez sa Providence encor!...

Répandez votre cœur sur terre, à pleines flammes!
Si haut que vous montiez, ce sera votre lot.

Car nous ne saurions pas — c'est le cri de nos âmes —
Vous comprendre autrement, chère maman Carlod!

Excusez ces quelques vers de malade, bonne madame Carlod, et venez nous prouver votre indulgence, quand vous aurez prodigué à votre famille les consolations dont elle a tant besoin.

Salut encore, amie bien chère ; bien cher Esprit, à bientôt.

J. CAMILLE CHAIGNEAU

Communication obtenue le 11 mars 1886, par Mme Gonet : L'Esprit de Mme Carlod s'est dégagé pour rejoindre ses amis de l'espace, et cette belle âme, qui a tant aimé ceux qui l'entouraient, a pu s'envoler dans l'erraticité, sans regrets, après ses épreuves sur la terre. Une tâche bien remplie permet à l'esprit de contempler l'Infini des infinis.

Mme Carlod a donné aux siens bonne mesure d'amour, et maintenant elle leur distribuera des biens inestimables, les biens spirituels ; en leur enseignant ce que c'est que la charité du cœur, elle les a placés sur la voie qui mène à Dieu.

Madame Carlod, ô vous qui fûtes une sœur pour vos frères en spiritisme, dites leur qu'il ne faut point vous pleurer ; chère éprouvée qui êtes heureuse, enseignez leur la patience, la douceur et l'amour.

DORY

MORALISATION D'UN SUICIDÉ

Communication du médium. — C. M. B., homme instruit et intelligent, était dans un tel état de santé, bien que jeune encore, qu'il lui était impossible de se livrer à aucun travail. Le découragement s'empara de lui et il se suicida vers 1860.

L'évocateur qui l'avait connu pensa qu'il pourrait lui être de quelque utilité, et il demanda à l'Esprit protecteur du groupe s'il pouvait l'évoquer. Il lui fut répondu le 5 mai 1877 : « Il n'est pas temps encore d'évoquer l'Esprit B. »

Le 30 juin suivant, on nous dit : Oui, l'Esprit B. est présent ; il essaiera de se communiquer à vous.

EVOCATION. — *Médium.* M. C..., Ami, je souffre ! On m'a promis de vous parler. C'est un grand soulagement pour moi. Depuis si longtemps je suis seul, sans que personne s'occupe de moi, seul dans mon coin, comme un chien galeux. J'ai été bien coupable assurément, mais je ne méritais pas que tout le monde s'éloigne de moi comme d'un pestiféré.

Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ! Je l'ai offensé. Il se venge. Je suis toujours lié à mon corps. Je le sens tomber en putréfaction. C'est horrible, combien de temps cela durera-t-il grand Dieu ! Vous êtes bons mes amis, de vous intéresser à moi, vous seuls l'avez fait. Merci donc du fond du cœur, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie. Continuez à prier pour moi, cela me fait du bien et m'aide à supporter mon supplice.

Adieu. B.

EVOCATION de l'Esprit B. — *Médium. M. C...* 21 juillet 1877.

Mes amis, je souffre toujours horriblement, ma situation n'a pas changé. Je suis toujours désespéré et je me révolte contre le véritable abus de force dont je suis victime.

Dieu, dites vous, ne se venge pas ; il ne me punit que pour mon bien, et parce que cela est nécessaire pour m'améliorer et me rendre plus heureux. Fadaïses que tout cela. Il me punit parce que j'ai transgressé ses lois. Mais ses lois sont tyraniques : à qui importe-t-il que je vive ou que je meure ? A qui importe-t-il que je sois incarné ou désincarné ? Mon avancement se trouvera arrêté, qu'importe encore ? Cela ne fait de tort qu'à moi, sans doute : Vous voyez donc que je suis comme tant d'autres, une victime de l'arbitraire Divin. Non, il n'y a là ni justice ni bonté et je vous défie de me prouver le contraire.

Ceci dit pour soulager mon cœur ulcéré, je vous remercie, bons amis de vos prières. Il est si doux pour un malheureux abandonné de sentir que quelqu'un s'intéresse à lui. Cela est un grand soulagement pour ma misère. Continuez donc vos charitables pensées, je vous en conjure. Votre ami reconnaissant.

B.

Observation du guide du groupe. — L'Esprit B. est un révolté qui peut, par sa faute, éterniser son état actuel. Je vous conseille de préparer à son intention une courte instruction résumant clairement les idées saines et vraies qu'il refuse d'admettre. Ensuite vous lui présenterez ce résumé toutes les fois que vous prierez pour lui, et comme la répétition des mêmes idées ne manque jamais à la longue de faire impression sur l'intelligence, il est probable que vous finirez par le faire sortir de son parti-pris.

FERRÉOL.

EVOCATION, Besançon, 28 juillet 1877. — *Médium, M. C...* — Ami, je vous remercie du fond du cœur de toute la peine que vous avez prise dans mon intérêt. Elle prouve que vous avez pour moi une véritable affection. Mais je regrette presque que vous vous soyez occupé de moi. C'est du temps perdu. Votre bon naturel vous égare, vous jugez Dieu d'après vous même. Mais je vois bien, moi qui juge d'après l'expérience, qu'il ne possède pas toutes les qualités qu'on lui attribue. Je ne nie pas sa science et sa puissance infinies. Oh non, je ne puis les nier. Mais je nie sa bonté. Qu'il vous suffise de savoir que voilà déjà quatorze fois que je sors de la vie par le suicide. Toujours j'ai succombé au dégoût de la vie telle que Dieu nous l'a faite, et toujours on a su me persuader qu'il était absolument nécessaire que je recommence l'épreuve, pour la bien supporter. Je l'ai fait naïvement. Mais voici où éclate la méchanceté Divine, c'est que chaque fois l'épreuve a été rendue plus difficile par les circonstances desquelles elle était accompagnée. De sorte que, n'ayant pas eu la force de résister à une certaine tentation, il aurait fallu que je résiste à une plus forte. Voyez si cela était possible ? Non, Dieu n'est pas bon. Il se venge en prolongeant mes souffrances parce que cette fois j'ai refusé car-

rément de recommencer une quinzième fois. Il en sera ce qu'il pourra, mais dussé-je rester dans ce triste état éternellement, je ne recommencerais pas une tentative inutile qui se terminerait comme toutes les précédentes. Aussi, je ne veux pas prier Dieu, car il est implacable et il ne m'accorderait jamais de subir une épreuve d'un genre différent. Il m'a condamné à tenter indéfiniment l'impossible. Voilà sa justice et sa bonté.

Pardon, ami, si je vous afflige, mais vous devez comprendre combien je suis aigri par cette position lamentable. Je vous prie de ne pas m'abandonner cependant, car vos bonnes pensées sont un soulagement pour mes souffrances. Au revoir et merci. B.

EVOCATION, 4 août 1877. — *Médium. M. C.* — Mes amis, excusez-moi, mais il m'est impossible de suivre vos conseils. Je ne dis pas qu'ils sont mauvais, mais c'est le sentiment d'une injustice commise à mon égard qui m'a exaspéré et mis dans cet état violent de révolte. Je sais que mon entêtement n'a que la valeur d'une protestation; mais c'est déjà quelque chose.

Je ne dis pas que vous n'avez pas raison au fond, surtout au point de vue de mon intérêt personnel, mais cet intérêt n'est pas tout, et il est ce me semble de mon devoir, de ne pas me soumettre si facilement à un sort qui me paraît injuste. Voilà pourquoi je refuse ma grâce que je ne puis obtenir qu'en avouant des torts qu'en réalité je ne crois pas avoir eus. Il y a là quelque chose de contraire à la dignité humaine. C'est un peu comme celui qui avoue dans les tortures un crime dont il est innocent. Croyez-vous que celui qui fait un pareil aveu pour faire cesser ses souffrances, est aussi estimable que celui qui continue à les supporter avec courage par amour de la justice et de la vérité? Quant à moi, je ne le pense pas, et j'agis suivant mes convictions: vous ne pouvez m'en blâmer. Je fais ce que je regarde comme un devoir, advienne que pourra. Adieu, amis, pensez toujours à moi. B.

EVOCATION du guide du groupe, 4 août 1877. — *Médium. M. C.* — Mes amis, l'esprit B. vous étonne par son endurcissement. C'est un esprit orgueilleux qui a eu une trop grande confiance en ses propres forces et qui a succombé honteusement à une épreuve bien des fois répétée, mais qui n'était pas au-dessus de ses forces. Je n'ai pas besoin d'insister près de vous sur ce point, son orgueil a été profondément blessé, parce qu'il se croyait sûr de réussir, et aujourd'hui il se révolte contre la force des choses. Il a toute l'expérience et l'intelligence nécessaires pour savoir qu'il ne peut lutter contre les lois divines, et que le seul parti raisonnable pour lui est de se soumettre à la nécessité. Il sait tout cela aussi bien que vous. Mais son orgueil blessé le pousse à une résistance absurde et il ne peut se décider à s'humilier, même devant Dieu...

Il le fera pourtant un jour, soyez-en bien sûrs. Un jour viendra où la voix de la raison fera taire son entêtement. Il souffre d'autant plus qu'il sait que c'est par sa faute et qu'il ne tiendrait qu'à lui de faire cesser dès à présent cette souffrance.

Vos exhortations l'aideront à surmonter sa répugnance à reconnaître ses torts. Telles que vous les avez préparées, elles sont excellentes et parfaitement suffisantes. Vous pourriez même les abréger et vous borner à lui rappeler la bonté de Dieu et sa sollicitude pour toutes ses créatures sans exception, universellement reconnues, et le tort immense qu'il se fait à lui-même en prolongeant un état de choses qu'il connaît le moyen, moyen unique de faire cesser; s'il veut réfléchir un peu à ces deux simples idées, il comprendra que sa situation est celle d'un enfant boudeur et qu'en se prolongeant elle finirait par devenir ridicule, étant donné son état d'avancement intellectuel. Voilà je crois les idées qui ont le plus de chance de faire impression sur lui et c'est d'accord avec son guide que je vous les transmets. F.

EVOCATION, 5 octobre 1877. — *Médium, M. C...* — Mes bons amis, ma situation est toujours mauvaise. Mais cependant vos exhortations n'ont pas été tout à fait sans fruit pour moi. J'ai réfléchi et j'ai reconnu que j'allais trop loin lorsque j'accusais Dieu d'une injustice flagrante : J'étais injuste moi-même de ne pas vouloir subir la loi commune, mais j'étais profondément aigri par mes nombreuses chutes, et en état de révolte ouverte contre Dieu, maintenant je juge plus sainement les choses et vos bonnes pensées y ont beaucoup contribué. Je remercie donc particulièrement mon ami J. de son dévouement pour un malheureux. Il m'a fait beaucoup de bien soit personnellement, soit en provoquant les prières de ses amis. Aujourd'hui je suis plus calme. Je reconnais qu'il me faut recommencer encore l'épreuve. Mais je comprends tellement quelle sera la difficulté extrême de cette nouvelle tentative, que je suis sans espoir de succès et, partant, que je suis aussi malheureux qu'avant. Je ne suis plus révolté mais je suis toujours désespéré. Voilà ma position. Je vous prie donc tous de me continuer vos bonnes prières, qui me sont aussi utiles que jamais.

Votre ami reconnaissant B.

EVOCATION, 5 octobre 1877. — *Médium M. C...* — Mon cher J. Vous ne pouvez douter de mon empressement à me rendre à votre appel, que je devance souvent.

Vos bonnes pensées me sont trop précieuses pour que je néglige la moindre occasion de venir auprès de vous et cela m'a toujours été permis, depuis que vous vous occupez de moi, parceque vous cherchez à m'être utile. Je puis vous certifier que vous n'obligez pas un ingrat.

Ma situation est toujours à peu près ce quelle était lors de ma dernière dictée. Cependant, je m'habitue peu à peu à la pensée de recommencer l'épreuve mal supportée et cela me soulage. Je vois bien que

vous avez raison, car sans cela cette pensée ne me rendrait pas moins malheureux. Mais j'ai été trop violemment secoué par le désespoir. Cela m'a fait perdre des forces. Il faut que par la prière je les récupère aujourd'hui avant de faire quelque chose de sérieux.

Mes amis, vos prières peuvent beaucoup pour moi, ne me les refusez pas, je vous en prie. Vous n'obligerez pas un ingrat. B.

EVOCATION, 20 octobre 1877. -- *Médium, M. C...* — Mes bons amis, merci mille fois de ne pas m'oublier. Je suis décidément mieux, grâce à vos bonnes prières. Depuis que je suis revenu à une appréciation plus exacte de ma situation, j'ai pu constater que j'étais moins malheureux. Cela a été un encouragement pour moi. J'ai continué à méditer sur mon état et j'ai fini par reconnaître que j'étais dans la plus mauvaise voie.

Aujourd'hui je suis parfaitement résigné à une réincarnation nécessaire, je la désire et je m'y prépare, mais il faut cette fois bien prendre mes précautions et mettre toutes les chances de mon côté. J'y travaille avec l'aide de mes guides. Mais je suis prévenu que l'épreuve sera rude et qu'une longue et sérieuse préparation est indispensable au succès. Pour cela j'ai encore besoin de vous, car c'est par l'aide que me donneront vos prières que je puis espérer réussir. Adieu donc mes amis, priez pour moi. B.

EVOCATION, 10 novembre 1877. -- *Médium, M. C...* — Mes amis, je viens toujours avec plaisir à votre appel.

Vous seuls vous occupez de moi. Vous seuls même vous souvenez que j'ai vécu. Aussi vous comprenez combien vos relations me sont précieuses, puisqu'elles sont les seules pour ainsi dire, que j'ai conservées avec le monde où j'ai vécu en dernier lieu.

Vous désirez savoir où j'en suis maintenant et quels nouveaux progrès j'ai faits. Ils ne sont pas considérables, car j'avais fait un pas énorme le jour où j'ai abjuré mon erreur et reconnu la vérité de ma situation, et je ne puis en faire souvent de semblables. Mais enfin les conséquences de mon retour à la raison continuent à se développer et je reprends des forces en même temps que ma situation morale s'améliore. Je ne suis plus révolté ni désespéré et comparativement je suis heureux. Je sens quel travail énorme j'ai à faire sur moi-même avant de pouvoir aborder une nouvelle épreuve avec quelques chances de succès, mais je ne me décourage pas et je suis bien décidé à ne plus rien laisser au hasard. Lors de mes précédents insuccès, je ne prenais pas le temps nécessaire à une préparation nouvelle. Dès que j'étais sorti de la période du désespoir qui suit les fautes graves, je voyais clairement ce qui m'avait fait faillir et dès lors je croyais que j'en savais assez et qu'il était impossible que je me laisse entraîner de nouveau sur la même pente. Je me précipitais de nouveau dans l'incarnation, avec une sorte de rage, afin de sortir enfin du mauvais pas que j'avais à franchir. Mais ma présomption orgueilleuse ne tardait pas à produire ses fruits, et ce n'est qu'aujourd'hui

d'hui que mes yeux s'ouvrent et qu'éclairé enfin par le malheur, je vois clair comme le jour qu'il est impossible de récolter quand on n'a pas semé. Aussi je n'y veux plus mettre de hâte. Je veux étudier, travailler, développer en moi la force morale et ne me risquer que lorsque mes guides m'affirmeront que je suis aussi sûr du succès qu'il soit possible qu'un Esprit de mon ordre le soit. Alors je réussirai, je l'espère, et ce sera pour moi un beau jour que celui où je le constaterai en me réveillant dans l'erraticité.

Quand cela arrivera, ma pensée se portera vers vous, car je me souviendrai de vos efforts répétés pour me remettre dans le bon chemin. En attendant, continuez-moi le secours de vos bonnes pensées et de vos prières et recevez mes amitiés et mes remerciements. B.

EVOCATION, 17 novembre 1877. — *Médium, M. C...* — Mes bons amis, il y a longtemps que je n'ai causé avec vous. Depuis notre dernière conversation j'ai beaucoup travaillé et beaucoup profité. Ma bonne volonté a produit ses fruits. Les bons esprits voyant qu'ils ne perdraient plus leur temps avec moi, se sont approchés et m'ont aidé, enfin je suis transformé à mes propres yeux et, maintenant, me voyant entouré de tant d'amis sympathiques incarnés et désincarnés, je suis plein d'espoir en l'avenir. C'est une véritable transformation qui s'est accomplie en moi, Mon seul but est la réincarnation. C'est de ce côté que se portent toutes mes idées, toutes mes réflexions, c'est par la réincarnation seule que je puis enfin réparer le passé et préparer l'avenir. Une seule incarnation victorieusement accomplie me fera rompre à jamais avec de déplorables antécédents, et m'ouvrira des perspectives nouvelles. Aussi je vous laisse à penser avec quelle ardeur, quel soin je m'y prépare maintenant que mes yeux se sont dessillés. Vous avez été pour mon salut les instruments de la providence, aussi vous pouvez croire que ma reconnaissance est profonde.

Beaucoup parmi les Esprits que je vois dans mon rayon d'action s'occupent des graves événements qui s'accomplissent ou se préparent partout sur la terre. Ceux-là sont des Esprits heureux et exempts des préoccupations qui m'assiègent. Quant à moi, j'ai trop à faire pour moi-même et je ne puis m'occuper d'autres choses. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est plutôt le sentiment de ma faiblesse morale. Je sens que je ne puis rien faire d'utile tant que je ne me serai pas amélioré moi-même. Je consacre à ce but premier toutes mes forces vives, et ensuite, à mon tour, je pourrais m'occuper de mes frères et je m'efforcerais de les aider efficacement. Au revoir, amis. Merci pour vos bonnes prières. B.

(A suivre.)

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie du Sentier, (A. ELOY, Directeur), 14, rue des Jeûneurs